

HÁRY JÁNOS OU LE HUSSARD
SÛR DE SOI

Préface de Karol Beffa

« Karlémamie » : c'est ainsi que Jean-Paul Sartre, dans *Les Mots*, désignait l'entité indissoluble que constituaient à ses yeux d'enfant ses grands-parents Schweitzer.

« Bartóketkodály » : c'est un peu sous cette forme de frères siamois insécables de la musique hongroise qu'apparaissent trop souvent, hors des frontières de la Hongrie, les deux géants magyars du xx^e siècle.

Bien sûr, ils furent unis comme les doigts de la main, engagés l'un comme l'autre non seulement sur le côté gauche de l'échiquier politique, mais aussi, et peut-être surtout, dans la recherche du trésor musical authentiquement magyar que, depuis Liszt, on avait confondu avec la vogue des intonations mélodiques et rythmiques de la musique d'inspiration tzigane de la classe moyenne hongroise. Ils furent les pèlerins et les pionniers

de l'ethnomusicologie, parcourant sans relâche la Hongrie, la Transylvanie, les territoires de l'actuelle Slovaquie, avant d'élargir leurs recherches à l'ensemble de la Roumanie, puis aux Balkans, à l'Anatolie et même à l'Afrique du Nord.

Dans ce couple si lié, Kodály occupe pourtant la place ingrate de parent pauvre. Il ne jouit pas de la même reconnaissance internationale que son confrère. Sa musique est censée être beaucoup plus sage, plus prudente, moins hardie dans l'exploration des dissonances, porteuse d'une moindre sophistication rythmique... Et si la méthode Kodály qu'il inspira est très répandue en Hongrie, elle a moins fleuri en terre étrangère, là où les six volumes de *Mikrokosmos* restent le génial solfège progressif des apprentis pianistes de bien des pays.

C'est pourquoi j'ai été particulièrement heureux de lire la première traduction française, que mon ami Guillaume Métayer vient de donner, du poème de János Garay, publié en 1843, et qui est à l'origine de la figure devenue légendaire de Háy János. Plus

de 170 ans après sa publication en Hongrie, il était temps que ces vers prennent la parole dans notre langue. J'ai saisi cette occasion pour me replonger dans *Háry János* (1926), cet opéra drolatique de Kodály, et j'en suis ressorti avec la conviction que le maître magyar avait réussi là un chef-d'œuvre. Car, si chacun connaît la *Suite* orchestrale en six mouvements que le compositeur a tiré, dès 1927, de cette œuvre lyrique, l'original mérite toute notre attention : il renouvelle en profondeur la forme du *Singspiel* aux sources de la musique et de la culture magyares.

J'ai mieux senti pourquoi mon cher Ligeti, le maître et inventeur de la micropolyphonie, a pu écrire :

Ma jeunesse a été marquée par l'influence de Bartók, de Kodály et de la musique populaire hongroise et roumaine. À l'instigation de Kodály, l'intérêt pour la polyphonie vocale se répandait en Hongrie; il existait de nombreux chœurs professionnels ou amateurs, qui

chantaient des pièces de la Renaissance aussi bien que des œuvres de compositeurs hongrois modernes¹.

Et j'ai mieux compris pourquoi chez Ligeti la balance avait pu pencher, à ses débuts de compositeur, du côté du mal-aimé des deux figures tutélaires de sa jeunesse ; ainsi, commentant sa *Sonate pour violoncelle seul*, il confie :

J'ai tenté dans cette pièce d'écrire une belle mélodie, avec un profil typiquement hongrois, mais non pas un chant populaire... ou à moitié seulement, comme chez Bartók ou Kodály – en fait, plus proche de Kodály².

Cherchant à caractériser les styles des deux compositeurs, s'il est frappé par la convergence chez Bartók des influences de Bach, de Beethoven et des musiques populaires hongroise, roumaine et même arabe, c'est à la manière d'une décomposition du

1. György Ligeti, *L'Atelier du compositeur. Écrits autobiographiques. Commentaires sur ses œuvres*, Genève, Contrechamps, 2017, p. 144.

2. György Ligeti, *ibid.*, p. 148.

spectre de la lumière qu'il décrit celui de Kodály, précisant :

Kodály est une mixture de Palestrina, de Debussy et du pentatonisme d'Asie Mineure. Étrangement, tout ceci se lie pourtant de manière organique et sans faille³.

Ce miracle d'arc-en-ciel sonore, nous le retrouvons dans le *Háry János* du compositeur avec cette particularité propre à cet opéra-bouffe que Kodály a trouvé l'art et la manière de faire chanter l'humour et de rendre ainsi universelle la figure du soldat fanfaron magyar. Même dans les passages purement instrumentaux, Kodály sait faire sentir le frémissement de l'ironie comme un sourire sous la moustache du hussard. Le mélange des registres est porté par le principe du pot-pourri, alliant le rire et la pompe, la splendeur à la fois sincère et forcée, éclatant en une fanfare flamboyante, dont

3. György Ligeti, *Écrits sur la musique et les musiciens*, Genève, Contrechamps, 2014, p. 23.

John Adams s'est souvenu dans *A Short Ride in a Fast Machine*.

De fait, la palette orchestrale ne se réduit pas à la couleur locale qu'apporte l'usage d'un instrument traditionnel, le cymbalum, qui domine le *Háry János*; en fait, tout l'orchestre est comme transcendé dans le scintillement d'un cymbalum géant. Mais Kodály ne se prive pas d'auxiliaires plus inattendus encore. Il a recours au saxophone, non pour les sonorités de jazz ou de blues qu'on a coutume de lui reconnaître, mais pour en extraire une voix oppressée, étranglée, malmenée par le suraigu, tel l'hybride monstrueux d'un hautbois et d'une clarinette. On croirait entendre le vilain petit canard de l'orchestre, égaré dans une volière imaginaire au milieu du pépiement des bois et des *pizzicati* véhéments des cordes. De temps à autre, un instrument donne l'impression d'interrompre le caquet ou de clouer le bec d'un autre, en tout cas clôt sa phrase d'une façon parfaitement incongrue. Soudain, un coucou surgit, avec sa tierce mineure des-

cependante familière. *A contrario*, c'est dans l'extrême grave que se perd, quelques numéros plus loin, le bonhomme Marci, baryton bégayant endossant le rôle de la basse-bouffe. L'atmosphère de basse-cour se déploie dans le diatonisme, la clarté, la transparence. Cette aptitude à la caractérisation psychologique effectuée dans un registre volontiers anti-pathétique et humoristique a quelque chose de rafraîchissant pour nous qui avons plutôt l'habitude de percevoir le bizarre sur le mode de la dissonance.

Une esthétique de l'ellipse et de la pirouette, lorsqu'un thème apparemment noble et élevé paraît perdre son intégrité en se disloquant en une caricature grimaçante, vient renforcer la distance ironique. Mais la pirouette prend aussi la forme du contre-pied, des attentes déjouées, des effets de surprise. Kodály prodigue à l'envi déhanchements et claudications rythmiques, ruptures de carrures ou d'enchaînements harmoniques. Et, tour de force du compositeur, il parvient à faire durer le fugace

et l’impromptu, à étirer sursauts, rebondissements et escamotages jusqu’à atteindre l’envergure d’un opéra. L’ensemble se développe, procédant par effondrements et émergences successifs, comme des montagnes russes. Dérision et autodérision se mêlent magiquement à l’émotion, faisant de l’humour un élément – et même un aliment – du lyrisme et un ingrédient de la créativité, explorant les dissonances, superposant les rythmes et rivalisant d’invention contrapuntique.

Le grotesque et la caricature ont traversé l’opéra du xx^e siècle. Mais ici, chose rare, la dérision se mêle à la tendresse, que ce soit pour suivre en rêve les exploits fantasmatiques d’un soldat-paysan qui se prend pour un hussard, ou pour jeter sur la majesté de la Vienne impériale un regard souriant, indulgent et bienveillant quand les enfants paraissent et chantent leur abécédaire sur un fond de sonneries de cuivres naturels.

Il est stimulant de voir déjà en germe, dans les mots du poète romantique János Garay, cet

univers dont Kodály et ses librettistes ont su développer et amplifier par la mise en musique le programme héroï-comique. C'est un fragment d'histoire littéraire et musicale qu'il importait de restituer aux lecteurs francophones. La traduction en vers qu'en offre Guillaume Métayer permet de rendre tangible la continuité de la poésie et de la musique, en même temps qu'elle sert la truculence et la fantaisie d'une légende de nature à cavalier dans les imaginaires des lecteurs de tous âges. On a là une image exemplaire de la mentalité hongroise – mentalité à la fois originale et pleinement inscrite dans l'ensemble de la culture européenne –, qu'il fallait à coup sûr donner enfin à connaître au public français.

KAROL BEFFA

HÁRY JÁNOS, LE VÉTÉRAN

POÈME ORIGINAL DE JÁNOS GARAY

Traduction inédite du hongrois par Guillaume Métayer

I

AZ OBSITOS ÉS NAPOLEON

- 1 HÁRMAN VALÁNAK EGYÜTT, a potrohos biró,
Egy obsitos vitéz, és a furfangos író;
A többi asztaloknál együtt és szerteszét,
Vidám paraszt legények itták a hegy levét.
- 5 Ott ültek iddogáltak vecsernye óta már,
Keringett és fel is dőlt a bujdosó pohár;
Mátyás király sem nyert tán több éljent a Dunán,
Mint mennyit Hány János, az obsitos magán.
- S volt is miért e nagy zaj, ez éljen-háború,
10 Az obsitosnak párját nem látta hat falú,
A szem, a száj elállott merész beszédein,
Ország-világ csodálta vitézi tettein.

I

LE VÉTÉRAN ET NAPOLÉON

1 ENSEMBLE, ILS ÉTAIENT TROIS : le maire rondouillard,
Un brave vétéran et l'écrivain roublard ;
Attablés autour, seuls ou entre compagnons,
Les rustres enjoués buvaient le jus des monts.

5 Assis là, ils trinquaient depuis vêpres déjà.
Le verre errant tournait, et parfois culbuta.
Le roi Matthias sur le Danube n'eût pas tant
De vivats que János Háy, le vétéran.

Il valait bien guerre de toasts et tel scandale :
10 Six bourgs au vétéran ne savaient pas d'égal.
Yeux, bouches se pendaient à son verbe audacieux,
Pays, monde admiraient les exploits de ce preux.

Most is kezébe kapván az öblös meszelyest,
Kalandos életéből regét regére kezd;

- ¹⁵ Hol s merre járt, mit látott, mit tett ő s társai,
S hallgatva függték rajta mindnyájok ajkai.

Ő, ki ármádiákat vert széjjel egy magán,
Túl jára hadnagyával az Operenczián,
Ki francia fejekkel sátrát körül raká,

- ²⁰ És a világ végénél lábát lelógatá.

„De még ez mind csak semmi” szokása mondani,
S közelb csoportosulnak a többit hallani.
„Mit! semmi? – mond a bíró – a soknál is sokabb,
Igyék, komám!” és isznak mindnyájan mint a csap.

- ²⁵ „Nem addig van – kiált most a furfangos diák,
A legjavát elhagyta – és most őt hallgaták –
Kendtek még mit sem tudnak, ha egyet el nem mond,
Hogyan fogá el bátyó a nagy Napoleont.”

Il empoigne à présent le litron rebondi,
De sa vie d'aventure entame le récit.

- ¹⁵ Où alla-t-il, qu'ont-ils vu, fait, sa troupe et lui ?
Tous restaient pendus à ses lèvres, sans un bruit.

Lui qui, tout seul, mit en pièces des armadas,
Avec son lieutenant passa l'Óperencia,
Fixa des chefs français sur sa tente à la ronde

- ²⁰ Et laissa balancer ses pieds au bout du monde.

« Mais ce n'est rien encor », dit-il, à sa manière,
Et tous, pour l'écouter, plus avant se groupèrent.
« Quoi ! – dit le maire – rien ? C'est bien plus que
beaucoup,
Bois, camarade », et tous boivent comme des trous.

- ²⁵ Lors l'étudiant roublard s'écria : « Doucement !
Il omet le mieux – tous se turent sur-le-champ.
Vous ne saurez rien tant qu'il n'aura dit, tonton,
Comment il captura le grand Napoléon. »

„Hm! mond az obsitos hős, – a nagy Napoleon!
30 Nagy ő a francziák közt – és vállán egyet von,
De engem úgy segítjen, nem a magyar között,
S hát még - veté utána – magyar huszár előtt!”

És itt magát értette az obsitos baka,
Ámbár lovon soh'sem volt élteben jó maga:
35 De annyit emlegette és annyiszor lovát,
Hogy végre is huszárnak kellett hinni magát.

„Hol volt, hol nem, bizonynyal már meg nem
mondhatom,
Kétszázezer vitézzel jött ránk Napoleon,
Mi tán mindössze százan, vagy kétszázan valánk,
40 Mind nyalka szép huszárok, mind tűz és annyi
láng.”

A furfangos diák itt szörnyet prüsente rá,
De Hány ő beszédét tovább is folytatá:
„Kétszázezernek ellen kétszáz, az angyalát!
Mit gondol kend, bíró úr, ki adta meg torát?”

« Le grand Napoléon ? Hem ! », dit le vétéran,
³⁰ « En haussant une épaule, oui, pour les Français, grand,
Mais certes pas, bon Dieu, grand parmi les Magyars
Et moins encor devant un seul de nos hussards ! »

C'est de lui qu'il parlait le troufion vétéran,
Bien qu'il n'eût de sa vie monté correctement :
³⁵ Mais sur son destrier il conta tant d'histoires
Qu'il finit par penser lui-même être un hussard.

« Où c'était, je ne puis dire avec précision,
Avec deux cent mil preux nous vint Napoléon,
Au total nous étions cent ou bien deux-cents
âmes,
⁴⁰ Tous de beaux et fringants hussards, tout feu tout
flamme. »

Là, l'étudiant roublard éternua très fort,
Mais Héry poussa son récit plus loin encor :
« Deux-cents face à deux-cent mil, divine bonté !
Dites, Monsieur le Maire : et qui prit la pâtée ? »